

## CHAPITRE I

Les heurts aigus des lames me firent comprendre que j'avais fini par m'endormir, à mon grand dam. Bien que le néant m'entourait encore, je sus exactement où je me trouvais, car l'odeur métallique du sang frappait mes narines de plein fouet. Le voile ténébreux se dissipa peu à peu et dévoila toute l'horreur que je redoutais : devant moi s'étalait une vaste plaine, jonchée de milliers de cadavres. Mon cœur se tordit alors que j'observais de loin les derniers guerriers, qui affrontaient avec hargne les survivants de la horde ennemie, des entités à mi-chemin entre l'homme et le loup. Je fermai les poings et les serrai jusqu'à ce que mes ongles s'enfonçaient dans ma chair. La rage était telle que je ne me souciais pas de la détonation qui éclata dans les hauteurs de la forêt, ceignant le champ de bataille, ni du panache de fumée qui s'en échappait au sommet. Mes membres tremblaient et des larmes s'échappaient de mes yeux sans que je puisse me contrôler. J'en avais assez de toujours vivre ce même songe et d'assister, impuissante, à la mise à mort de ces hommes et de ces femmes qui se battaient jusqu'à leur dernier souffle. J'enviais leur vaillance et leur audace, mais je restais amère face à ce spectacle. J'avais envie de leur hurler qu'ils devaient fuir et sauver leur peau avant qu'il ne soit trop tard, mais je savais, pour l'avoir déjà tenté auparavant, que mes cris étaient inutiles. A cet instant, je me sentais horriblement coupable, comme à chaque fois, bien que tout ceci n'était que le fruit de mon imagination. Un affreux cauchemar que j'étais condamnée à vivre chaque nuit avec la désagréable impression d'être leur bourreau.

Les cris d'un rapace se répercutaient en échos sur le champ funeste, qui disparaissait peu à peu dans un brouillard piquant. Des quintes de toux se firent entendre de toutes parts, tandis que je respirais l'odeur âcre qui me tirait douloureusement les poumons. Des ordres furent lancés, vite étouffés par le grondement sourd et permanent, puis une corne sonna la retraite, ignorée par les deux camps qui continuaient la lutte coûte que coûte, comme si leur vie ne valait rien comparée au glorieux trépas. Des sanglots de petite fille me surprirent subitement et sortirent de ma contemplation morbide. Je scrutai avec attention autour de moi et espérait en capter la source dans cette purée de pois, dans laquelle on distinguait à peine les silhouettes. La main droite sur mon nez et ma bouche, je partis à la recherche de cette fillette qui n'avait rien à faire dans un endroit pareil.

Les yeux irrités et la respiration difficile, j'avançais à tâtons, concentrée sur les pleurs de l'enfant pour ne pas défaillir. Une sensation acide ne quittait ma bouche. Je risquais à tout moment de restituer mon repas au fur et à mesure que j'enjambais tous ces cadavres éborgnés, éviscérés ou empalés. Ce n'était plus un champ de bataille, mais une offrande au culte de la barbarie ! La bile réussit à forcer le passage en un puissant haut-le-cœur, puis elle brûla ma gorge et sortit pour se déverser sur une tête séparée de son corps. Je pensais qu'avec le temps, l'écœurement aurait disparu, mais à croire qu'on ne se lassait jamais d'un tel spectacle. Nom de dieu ! Qu'avais-je donc fait de si horrible pour mériter ça ? Et ce, chaque fois que je sombrais dans les bras de Morphée. D'un rapide revers de la main, j'effaçai les dernières traces de salive et oubliai illico-presto cette tête et tous ces corps gisants ou agonisants. Je

devais retrouver cette gamine avant qu'elle ne fasse, elle aussi, partie du lot. Peut-être était-elle la solution qui mettrait fin à mes tourments de façon définitive. Je repartis à sa poursuite avec cette perspective en tête et calai mon ouïe sur ses gémissements, qui s'étiolaient peu à peu. Ma langue claqua contre mon palais alors que j'avais de plus en plus de difficulté à l'entendre. Pourvu qu'elle ne s'arrête pas de pleurer ! Pire encore : si je devais me réveiller avant de la trouver... Transportée par cette peur, j'accélérai le pas comme je pus, car le temps était compté autant pour moi que pour l'enfant.

Une nouvelle détonation se mêla à l'écho des entrechocs et, bien vite, une chaleur intense s'invita sur les lieux. Beaucoup suffoquaient avant de tomber inertes ; les derniers, plus vigoureux ou plus chanceux, tenaient bon pour l'honneur et par orgueil. L'air était devenu mortel, et je n'étais pas épargnée. Je me consumais à petit feu de l'intérieur, mais je m'en contrefichais et chassais cette petite voix qui, au fond de moi, m'ordonnait de me réveiller. La douleur qui vrillait mes poumons était le cadet de mes soucis : les sanglots s'étaient taris. Un « Merde ! » s'échappa de mes lèvres, suivi d'une violente quinte de toux qui brutalisa ma gorge en feu, puis en expulsa en abondance des glaires ensanglantées. J'entendis de nouveau le cri perçant du rapace mais ne le vis pas, car le ciel était enténébré par le brouillard qui avait englouti la plaine. Je peinais à respirer et pourtant, je ne voulais pas abandonner. Je m'accrochais à la puanteur environnante comme à une corde de survie et errais à droite et à gauche avant de trébucher sur un cadavre et de m'étaler lourdement sur une fourrure poisseuse. Tout à coup, une étrange pluie de projectiles troua la poche de fumée pour se déverser sur le champ de bataille. Le grondement infernal n'était plus qu'un son lointain alors que mes dernières gouttes de lucidité s'évaporaient une à une. Je sentais à peine les projectiles percuter mon dos et pourtant, je perçus avec clarté, l'un après l'autre, le bruit visqueux d'une lame qui entrait dans la chair, un hurlement féminin, gorgé de souffrance, puis un rire à la fois enfantin et mystique. Et tel un chuchotement à faire pâlir le plus brave des hommes à mon oreille :

« Tu es le sang... Lifka, tu es le sang... Le sang... »

Tout mon être s'électrisa, hérissant le moindre poil, et mon cœur repartit comme en quarante sous l'onde de choc. Je me redressai vivement et aspirai le peu d'oxygène que l'air contenait encore. Je pouvais sentir le nombre infime d'atomes parcourir chaque recoin de mon être et repousser les ténèbres qui avaient menacé de m'absorber. Je n'osais ouvrir les yeux, encore empreinte de l'effroi provoqué par le murmure si proche, si vrai, si troublant, et je n'eus guère le temps de me poser plus de questions : le rire tinta de nouveau.

Il me fut pénible de desceller les paupières sans les refermer aussitôt. Mon œil, attaqué par la fumée, s'embuait d'un liquide protecteur qui me rendait la tâche difficile. Je ne pouvais distinguer autre chose qu'un maelström charbonneux et pourtant, ce rire continuait par intermittence, comme s'il m'intimait de le suivre, comme s'il me rappelait que ma vie était en jeu. Chaque pierre, qui chutait du ciel, meurtrissait un peu plus ma peau à chaque impact ; chaque inspiration devenait une épreuve de plus en plus insurmontable. Je devais absolument partir d'ici, hors de cette bulle meurtrière, quitte à me traîner sur ce sol fleuri de dépouilles

pour atteindre la forêt. Je rassemblai toute ma volonté en un bloc de courage, puis amorçai une première tentative pour me relever. Echec ! Mes jambes, à peine fléchies, se dérobaient sous moi. Un chapelet d'injures fusa dans mon esprit, plus contre moi-même qu'envers l'épuisement, qui contrariait ma voracité de vivre. Je surestimais mes forces qui s'étaient affaiblies au fur et à mesure que le poison s'était mêlé à mon sang. Et ce rire agaçant qui n'arrêtait pas de jouer !

« Cachée ! Je suis cachée ! Viens jouer petite luciole ! » appelait une voix enfantine, amusée.

Des contours clairs s'esquissèrent devant moi et prirent la forme d'une silhouette, haute comme trois pommes. L'image vaporeuse s'approcha de plus en plus près sans se départir de son rire étouffé, puis murmura à mon oreille :

« Faut qu'on s'cache, sinon elle va nous trouver. »

J'avais eu à peine le temps d'ouvrir la bouche qu'elle avait déjà détalé en gloussant comme un enfant qui se réjouissait de sa plaisanterie. Cette petite peste se rendait-elle compte qu'elle prenait un champ de bataille pour un terrain de jeu ? Je la suppliai de revenir en la hélant de ma main, qui buta contre la matière dure et froide d'un objet planté dans le ventre d'un mort. Par réflexe, ma paume l'encercla, puis la seconde s'en saisit pour me hisser à la seule force de mes bras sur mes jambes cotonneuses. La tête me tournait mais je devais passer outre pour ne plus perdre de temps. Je fermai alors les yeux et fis le vide dans mon esprit afin de ne miser que sur mon ouïe pour me guider. J'adressai une prière fugace à ma bonne étoile afin qu'elle m'oriente vers la bonne direction, puis comptai jusqu'à trois.

J'arrachai la lance des chairs pour la planter quelques centimètres plus loin, dans la terre, et trainai les pieds, l'un après l'autre, en prenant appui sur l'arme d'assaut. Je répétais chaque geste avec peine et lenteur et m'étonnais de prier un dieu, à qui j'avais longtemps tourné le dos, de m'insuffler la force de continuer. Mes bras s'engourdissaient au fur et à mesure que je bandais les muscles pour me tirer, et l'ankylose nourrissait un pessimisme qui s'était installé peu à peu dans le nid de mes espérances. La mort rôdait sur la plaine, accompagnée de ses sombres volatiles dont les croassements mettaient en évidence l'absence du chant des lames. Les gémissements d'effort s'étaient tus ; les cris de guerre ne s'exaltaient plus. Je semblais être la seule survivante du massacre, et je continuai de fuir son collet mortuaire avec la rage de vivre, en fichant la lance dans le sol ou les chairs putréfiés.

« Sept ! Huit ! Neuf ! Trouvée ! Je t'ai trouvée, petite luciole. On joue au loup ? Attrape-moi ! » se réjouit la gamine qui éclata de rire.

Un sursaut me prit en traître et me secoua tellement fort que j'en eus des nausées. Chaque parcelle de mon corps était tellement meurtrie que l'acidité de la bile n'eut aucun effet sur ma gorge. Un liquide, à la fois aigre et métallique, s'échappa par les commissures de mes lèvres, puis dévala dans mon cou tandis que je perdais le total contrôle de mes membres et chuta lourdement à terre. Comme une poupée en porcelaine, mes paupières s'ouvrirent sans y avoir été invitées, et une tâche d'une couleur indéfinissable captura mon regard sans que je n'y prêtai une réelle attention. J'avais l'impression d'être complètement indifférente à ce qu'il

m'arrivait et pourtant, mon ouïe était toujours en alerte. Quant à mon nez, bien que maltraité par les cendres et les gaz nocifs, il percevait avec parcimonie des effluves de bois calciné, ainsi que l'odeur putride d'œufs pourris. Je donnerais n'importe quoi pour me réveiller sur le champ pour ne plus entendre ce rire entêtant, ni cette respiration rauque et sibilante et encore moins ce souffle si lugubre :

« Petite luciole des occis... Lumière qui caresse, lumière qui illumine... Lueur crépusculaire qui guide les âmes en exil... »

Tout se mélangeait en une cacophonie désagréable qui réussit à renverser ce qui me restait de patience, de courage et de raison. Le barrage mental céda et libéra un flot de sentiments contradictoires qui m'envahirent et me firent sombrer dans la folie. Alors que je n'étais plus qu'un cocon vide de toute présence d'esprit, mon champ de vision se mit brusquement en mouvement, comme si on m'avait tiré d'un coup sec en arrière. Toujours aussi floue mais encore très proche, la tâche devint une masse, étirée et courbe, dont la moitié s'était éclaircie de façon tranchante. On me déplaça de nouveau sans ménagement et une seconde masse, plus fine et allongée, se révéla, raccordée à la première par un court passage étriqué. Une autre secousse ébranla mon corps et m'éloigna un peu plus de cette chose, couchée sur le sol à la manière d'une quille renversée. Je ne cessai plus de la fixer de mon regard absent alors qu'on me traînait par à-coups, pendant un long moment, sous ce ciel qui nous tombait sur la tête.

Mes paupières papillonnèrent tandis que je reprenais doucement mes esprits. Un bourdonnement irritait mes oreilles et martyrisait mon crâne en de lancinants maux de tête. J'avais tellement l'impression d'être écorchée à vif à l'extérieur et d'être en fusion à l'intérieur que mon corps, dans sa totalité, n'était plus que douleurs. Je semblais sortir du trip le plus étrange et le plus effrayant qu'il m'avait été donné de vivre. Mais alors... Pourquoi cela puait-il aussi fort le soufre et la cendre ? Je me redressai vivement, et une terrible souffrance pourfendit ma chair, occultant le sifflement d'un projectile qui atterrit avec violence entre mes jambes. Le souffle court, j'observai quelques instants cette pierre de la taille d'une balle de tennis, noire et poreuse, preuve que je continuais de rêver. Je déglutissais avec difficulté lorsque soudain, on attrapa mes cheveux et m'obligea sans délicatesse à me lever. Ce que je vis, aucun être humain sain d'esprit n'aurait pu le supporter davantage. Je dévisageais, le cœur au bord des lèvres, mon propre reflet à qui on aurait privé de la moitié de son visage. Une longue balafre purulente entaillait sa joue et formait un rictus d'épouvante. La nécrose avait fait des ravages sur sa pommette et avait liquéfié son œil en un amas glaireux. Son organe sain me regardait avec mépris et, avant que je n'y prenne garde, sa main gangreneuse se posa furtivement sur mon épaule et me retourna. J'aperçus avec effroi une nuée noire qui dévalait, avec une vitesse terrifiante, le flanc boisé de la montagne et menaçait d'ensevelir la plaine, où des milliers de guerriers avaient péri. Une onde glacée me parcourut alors que je prenais conscience que j'allais être gobée, dans quelques secondes, par cette avalanche. La raison m'ordonnait de me débattre, de briser l'emprise de cette chose immonde et de fuir loin de ce cauchemar, mais je n'y parvenais pas. Cette horreur nébuleuse me fascinait autant qu'elle me terrifiait et enchaînait mes membres d'un lien invisible.

« Regarde... Regarde donc misérable putain ! ordonna l'entité d'une voix gutturale, contemple ton chef-d'œuvre dans toute sa splendeur, vois donc ce qu'occasionne ta vie ignoble ! Je jouis de sentir ton cœur s'affoler devant ce spectacle empestant la mort et l'agonie. Dis-moi, Lifka, ceci ne te rappelle pas quelque chose ? Te souviens-tu encore des cris des tiens lorsqu'ils sont morts ? » susurra-t-elle d'une voix plus douce, proche de l'orgasme, avant de partir dans un rire sardonique alors que la sombre déferlante nous percutait de plein fouet.

Le néant. Un néant ardent...

Cela ne dura qu'une demi-seconde avant que je n'ouvre les yeux et n'aperçoive une surface plane, assombrie par la pénombre. Le poids qui comprimait ma poitrine s'estompait au rythme des goulées d'air qui pénétraient par ma bouche entrouverte.

« Un rêve. Ce n'était qu'un rêve. Un stupide rêve qui n'a aucun sens. » pensai-je, sans donner d'importance aux frissons qui apparurent à cet instant.

Ce leitmotiv réussissait d'ordinaire à adoucir mes angoisses, mais cette fois-ci, ce ne fut pas le cas. Plus qu'un simple songe, ce cauchemar m'avait semblé si réel que je ressentais encore une chaleur intense sur ma peau, comme si j'avais quitté physiquement ce brouillard de cendres chaudes. La chair de poule s'intensifia et roula, telle une trainée de poudre, le long de ma colonne vertébrale, m'invitant à consommer d'urgence une rasade de vodka. Un rai de lumière surgit sur ma droite et longea le plafond au-dessus de moi tandis que je me levais du canapé, sur lequel je m'étais assoupie plus tôt dans la soirée. A peine avais-je eu le temps de me mettre debout qu'une atroce douleur agressait mon flanc gauche et m'intimait de me rasseoir. Les premières larmes perlèrent au coin de mes yeux tandis que j'apposais d'instinct une main sur ma hanche. L'intensité était telle qu'une kyrielle de mots peu orthodoxes dépassaient la frontière de mes dents serrées, comme pour exorciser le démon qui s'acharnait sur ma chair et mon âme. A nouveau, les phares d'un véhicule illuminèrent le plafond pour disparaître aussi vite qu'ils n'étaient apparus. J'inspirai à fond, puis relâchai l'air en douceur comme j'avais appris à le faire là-bas. Là-bas... Cette simple évocation me fit l'effet d'un électrochoc et exalta des germes de culpabilité et d'aigreur qui bourgeonnèrent dans tout mon être. J'inhalai longuement dans l'espoir de déloger la boule chagrine de ma gorge, puis recrachai un filet d'air, la bouche en cœur. Je tentais de garder un débit modéré, mais une série de « Merde ! » jaillissait de plus en plus fort dans mes pensées. Stupide sensibilité ! Le regret se manifestait tandis que, derrière la compresse imbibée de mon urine, mon passé se rappelait à son bon souvenir en meurtrissant ma peau, pour me punir de lui avoir tourné le dos et de secrètement m'en réjouir. Mes lèvres s'élargirent en un large sourire au détriment de l'élan ; je jubilais de m'être ouverte de mon plein gré et de toucher, à présent, le linceul d'une époque révolue : ma souffrance n'était que le fruit de ma délivrance. Je fermai les yeux pour profiter de cette vague de sérénité qui finit par dissiper mon mal-être, puis inspirai avec allégresse par le nez. Prête à résister contre l'assaut cuisant qui irradiait ma hanche, je focalisai mes sens sur l'extérieur.

Des pétarades perturbaient la tranquillité nocturne et provoquaient les railleries de jeunes voix éméchées. Plus l'engin avait des ratés, et plus on riait de la malchance du type qui tentait désespérément de démarrer sa mobylette. Il me semblait même discerner des entrecrocs de bouteilles en verre et, parmi l'explosion de méchanceté et goguenardise, des gloussements féminins qui tentaient plus de capter l'attention que de se moquer d'autrui. Les claquements d'un moteur diesel se firent entendre, de plus en plus proches, et lorsqu'ils se turent en bas de l'immeuble, ils entraînaient le silence soudain de tout ce petit monde. Le deux-roues choisit ce moment pour s'élancer dans un bruit assourdissant, puis une portière claqua avant que le calme ne reprenne possession des lieux. L'insonorité me rassérénait au fur et à mesure qu'un souffle tiède coulait entre mes lèvres. J'avais l'impression de flotter dans un cocon de douceur et de ressentir un bien-être qui décuplait mes sens.

Je sentais un souffle froid effleurer mon visage, tandis que le bruissement du saule pleureur me parvenait d'une fenêtre entrouverte. J'imaginai sa longue ramure automnale se pavaner avec fougue devant le vent du nord, qui lui faisait la cour. J'écoutais son discours chuintier entre les feuilles, qu'il caressait généreusement de ses doigts invisibles, afin de se glisser à l'intérieur le temps d'une minute et d'une heure. Leur idylle fleurait bon l'hiver naissant et basculait, peu à peu, en un coït animal qui ferait vaciller la plus puritaine des jouvencelles. Une onde chaleureuse sillonnait ma peau pour se loger dans mon ventre, que cette nature érotique échauffait au fur et à mesure qu'elle valsait dans la nuit. Les rires des jeunes gens s'étaient envolés et pourtant, une canonnade de murmures et de soupirs rompait le silence et animait, un peu plus, l'ardeur de ma cavité. J'avais l'impression que des papillons y folâtraient et s'atomisaient en de fines particules de plaisir, qui finirent par me lâcher prise. Je me laissai enflammer toute entière et cueillis chaque sensation qui surgissait à divers endroits de mon corps. Un doigt qui remontait d'une lenteur exaspérante mon épaule, puis la clavicule. Une main tendre qui pressait mon genou avant de s'aventurer sur ma cuisse. Une respiration chaude qui longea ma nuque, baisée de suite par des lèvres. Une langue qui caressait le lobe de mon oreille, et un souffle chevrotant qui susurrant avec langueur des mots étranges.

« Mirarliaus... enfin... » chuchotait l'écho d'une voix, dégoulinante de concupiscence qui me donna brusquement la nausée.

Je sortis aussitôt de ma transe, et une montée d'adrénaline m'éjecta du canapé.

« Va te faire te foutre, trou du cul ! » crachai-je sans me contrôler.

Je visualisais un regard qui semblait flotter dans le vide. Un bleu minéral, piqueté d'or, qui sondait votre personne à chaque fois qu'il se posait sur vous, et qui vous renvoyait facilement à l'état de sous-merde indésirable. Des yeux capables de vous chérir pendant des années et, du jour au lendemain, de s'illuminer d'une lueur dégueulasse. Un tas d'obscénités me venait en tête, mais je ne parvenais pas à les exprimer. L'horreur de l'acte me revenait en mémoire et provoquait le dégoût de moi-même. La terreur et la fureur m'envahissaient au point que chacun de mes membres tremblait. Je ressentais une vive envie de tout casser et de frapper cette vision pour qu'elle s'efface, pour qu'elle sache toute la douleur qu'elle m'inspirait. Pourtant, la seule impulsion à laquelle je répondis fut la fuite. Je me tournai à grandes

enjambées vers la gauche et empruntai un long couloir où je faillis m'écrouler, en proie à une légère hébétude. La brûlure de la trahison était bien plus profonde que la plaie sur mon côté, et je ne connaissais qu'un remède pour les bâillonner toutes les deux. Une fois ressaisie, je bifurquai à droite pour entrer dans une pièce toute en longueur, plongée dans la pénombre. Je cherchai du regard l'objet qui contenait mon désir et m'empressai de le rejoindre, tout au fond de la pièce, pour l'ouvrir. Les lumières de la rue, que filtrait l'unique fenêtre de la cuisine, révélaient des volutes d'air glacé et se reflétaient sur le verre d'une bouteille, qui capta de suite mon attention. Je sautai dessus, dévissai avec impatience le bouchon, qui m'échappa des mains, et portai le goulot à mes lèvres. J'accueillis avec avidité les premières lampées de cette petite eau froide et sans goût, qui brûlait tout sur son passage et avivait encore plus la blessure de mon âme.

Mon esprit était au bord de l'engourdissement et ouvrait, peu à peu, la porte aux réminiscences que j'avais délibérément oubliées. Elles défilèrent aussi vite que les gorgées de vodka, aussi mutilantes les unes que les autres, et libérèrent les larmes qui envahirent mes joues. Mon cœur tombait en lambeaux au fur et à mesure que la pellicule de ma vie tournait sans que je ne puisse l'arrêter. Elle me jetait à la figure une déferlante d'images et de visages qui avaient marqué mon existence au fer rouge, jusqu'à ce qu'elle ralentisse et mette en évidence un passage particulier. Des noces auxquelles j'avais assisté en tant que témoin neuf nuits plus tôt, et durant lesquelles j'avais saisi ma chance en rencontrant celui qui m'avait sortie de ce pétrin. Je me rappelais, comme si c'était hier, du regard envieux de ce Français qui ne cherchait qu'à se faire une petite « Polak », des notes d'accordéon qui avaient accompagné notre baiser parfumé de vodka, de la forte odeur des toilettes qui avaient hébergé notre union bestiale alors que la fête battait son plein. Je me souvenais du scalpel jetable qui avait entaillé ma hanche, à l'arrière d'une station-service allemande, et du bruit métallique lorsque l'objet retiré avait atterri au fond de l'égout. Il m'était tellement facile de séduire, simuler et subir et, après tout, on m'avait dressée pour ça. Alors pourquoi avoir honte d'avoir joué de mes charmes pour quitter le pays au bras d'un étranger ? Pourquoi pleurer le fantôme d'une belle vie alors que je fuyais un avenir obscène et méphitique ? Pourquoi geindre au moindre tiraillement de mon flanc, aussi douloureux soit-il, alors que je l'avais voulue, cette putain de liberté ?

La bouteille quitta ma bouche et longea très lentement ma poitrine, secouée par les pleurs. Elle glissa sous le chandail, emprunté à mon hôte, jusqu'à la compresse que je détachai pour apposer le verre glacé contre la plaie. L'effet escompté de l'alcool ne se fit pas attendre plus longtemps : la bouteille m'échappa et tomba avec fracas. Je chutai mollement sur le sol pour me recroqueviller sur moi-même et laissai éclater tout le chagrin contenu jusque-là.

De nombreuses larmes avaient coulé, pour un deuil qui n'avait pas lieu d'être, jusqu'à ce que je prenne conscience du geste tendre qu'on infligeait à ma tête. Dans un dernier sanglot, je levai les yeux et découvris une silhouette floue, nimbée d'une lueur orangée. Mon cœur fit brusquement une embardée devant cette apparition qui sonnait comme du déjà-vu. Était-ce la gamine de mon rêve ?